

**Zeitschrift:** Revue internationale d'apiculture  
**Herausgeber:** Edouard Bertrand  
**Band:** 14 (1892)  
**Heft:** 6

## Heft

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 28.06.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# REVUE INTERNATIONALE

## D'APICULTURE

Adresser toutes les communications à M. Ed. BERTRAND, Nyon, Suisse.

---

---

TOME XIV

N° 6

JUIN

---

---

### CAUSERIE

La 6<sup>me</sup> édition de notre traité, tirée à quatre mille exemplaires, a été épuisée en moins de deux ans, mais, comme nous l'avons dit la précédente fois, quand nous manquons de *Conduite*, cela ne dure pas : une 7<sup>me</sup> édition, entièrement revue et corrigée et augmentée de quelques paragraphes nouveaux, paraîtra d'ici au 20 juillet. Les demandes en souffrance seront immédiatement servies.

Les jours de soleil n'ont pas manqué pendant la grande floraison, c'est plutôt la pluie qui s'est fait trop désirer dans la période qui l'a précédée et la végétation s'en est ressentie ; le nectar n'était pas abondant dans les fleurs et si les jours de récolte ont été nombreux, les apports journaliers accusés par les ruches sur balance n'ont pas atteint les chiffres élevés que l'on a généralement le plaisir d'enregistrer pendant le fort de la miellée. A Nyon nous n'avons pas lieu d'être mécontent, bien que la récolte sur les robiniers-acacias ait été empêchée pendant près de trois jours par une violente bise, mais on se plaint généralement de la grande sécheresse en France comme en Suisse.

---

### CHOIX D'UNE RUCHE A CADRES

Dans un article portant ce titre, article emprunté par l'*Apiculteur* au *Journal des Instituteurs*, M. de Layens condamne les ruches à cadres moins hauts que larges, prétendant que dans les rayons plus hauts que larges la ponte de la mère se développe plus rapidement au printemps.

Ayant été amené par la question du cadre international à traiter ce sujet dans la *Revue* (supplément de février 1891), je m'étonne que M. de Layens n'ait pas jugé à propos de publier dans le même journal ses objections à la théorie que j'ai avancée ; les lecteurs en auraient profité, car c'est du choc des idées que jaillit la lumière.



Je n'ai pas besoin d'ajouter que ces calculs et ces chiffres n'ont rien d'exact; ils servent seulement à ma démonstration.

Il résulte de ces faits que la même quantité de couvain a besoin, pour entretenir la chaleur, d'un plus grand nombre d'abeilles dans la ruche à cadres verticaux que dans celle à cadres horizontaux; et que, par conséquent, la ponte à la fin de l'hiver se développe mieux dans cette dernière.

C'est cette remarque, consignée dans mon *Petit cours d'Apiculture*, publié en 1874, page 148, qui m'a fait abandonner mon cadre de prédilection <sup>(1)</sup> pour le cadre Quinby. M. de Layens semble avoir fait la même observation, car il a écrit dans son *Elevage des abeilles*, 2<sup>me</sup> édition, 1883, page 93 : « La ponte de la mère s'étendant au printemps plus rapidement dans le sens horizontal que dans le sens vertical, etc. » Je ne puis comprendre pourquoi il prétend aujourd'hui que la ponte de la mère se développe plus rapidement au printemps dans des rayons plus hauts que larges. D'autant mieux que je n'ai vu nulle part, dans ses écrits, qu'il ait essayé comparativement les deux formes.

Cette augmentation de ponte a été constatée par un grand nombre d'apiculteurs. Par exemple, dans l'article que j'ai déjà mentionné, du supplément de février 1891, on peut voir l'expérience de cinq apiculteurs italiens, qui confirment l'opinion du Dr Dubini sur cette question, et voici encore le comte Max Ricciardelli, dans le numéro de mars dernier, qui vante la supériorité du cadre horizontal sous le rapport du développement de la ponte.

M. de Layens donne le nom de ruches à hausses à celles sur lesquelles on place des magasins pour recevoir le miel de surplus. Je désire rectifier cette dénomination.

Depuis plus de 150 ans on emploie, en France, trois sortes de ruches en paille à rayons fixes : la ruche en cloche, la ruche à chapiteau et la ruche à hausses. La ruche en cloche, qui doit son nom à sa forme, est naturellement d'une seule pièce; la ruche à chapiteau, plate au-dessus, est faite pour recevoir une calotte, ou chapiteau qu'on nomme boîte de surplus quand il s'agit d'une ruche en planches. Quant à la ruche à hausses, si nous ouvrons le dictionnaire de Littré, nous voyons qu'il définit le mot hausse par : « ce qui sert à hausser. *Exemple* : mettre une hausse à des chaussures, etc. » La hausse, en apiculture, est aussi tout autre chose que le chapiteau, puisque celui-ci se met toujours au-dessus de la ruche, tandis que la hausse se met généralement au-dessous.

Enfin, si nos ruches à boîtes de surplus sont des ruches à hausses, celles de M. de Layens le sont aussi parfois, par exemple quand il

(1) Cadre plus haut que large, de forme analogue au cadre Layens.

place des petites boîtes au-dessus, voir son *Elevage des abeilles*, 1<sup>re</sup> édition, 1875, pages 101 à 104.

Aujourd'hui, M. de Layens condamne nos ruches à boîtes de surplus, parce que, dit-il, les abeilles ne peuvent s'y réunir en un seul groupe, comme dans l'état naturel.

Dans ce que M. de Layens appelle l'état naturel, les abeilles sont forcées de prendre la forme du creux de l'arbre, ou du rocher, ou du mur dans lequel elles ont établi leur demeure. L'intérieur de ces habitations est loin d'être régulier, cependant les abeilles y prospèrent. Les grandes ruches vulgaires, que M. de Layens nous montre comme devant en quelque sorte nous servir de modèles, ont presque toujours des traverses en croix, qui, placées au milieu de leur hauteur, dérangent la régularité du couvain, et malgré cela, M. de Layens les juge supérieures aux ruches à cadres horizontaux. Cependant nos ruches à boîtes de surplus offrent aux abeilles des rayons plus réguliers pour s'y grouper et pour y élever leur couvain, que ces grandes ruches à rayons fixes. Il est vrai que quand le moment de la récolte principale arrive, quand les abeilles, loin d'avoir à ménager leur chaleur, sont forcées de s'éparpiller parce qu'elles en souffrent, nous plaçons sur nos ruches des boîtes de surplus. Mais cet agrandissement ne les gêne ni ne leur déplaît; au contraire, car elles ne forment plus un seul groupe. Alors, au lieu de rester sur le devant de la ruche faisant la barbe, elles s'empressent d'occuper le nouvel étage. Notre ruche à cadres horizontaux n'a donc rien de contraire à leurs instincts. Ces boîtes de surplus sont juste où les abeilles désirent trouver de la place, puisque leur instinct les porte à emmagasiner leur miel au-dessus et à l'arrière du couvain, *plutôt que sur les rayons de côté plus éloignés*, comme je l'ai constaté.

Nos ruches à boîtes de surplus présentent encore, d'après M. de Layens, plusieurs autres défauts. Ainsi, pour placer nos boîtes de surplus, il nous faut saisir le moment; si nous les plaçons trop tôt, dit-il, le couvain peut souffrir du froid, si nous les plaçons trop tard, nous perdrons beaucoup de miel.

Je conçois que M. de Layens, avec ses vingt-et-un V, de tôle ou de fer-blanc, ou ses vingt-et-une lattes, qui servent à fermer les espaces entre ses cadres, et qu'il faut détacher l'un après l'autre puis remettre quand il visite une ruche, ait cherché à réduire à deux opérations par an les soins qu'il donne à ses abeilles; mais, employant des toiles cirées qui ne nous prennent pas plus de temps à lever qu'un seul de ses V et qui nous permettent de voir d'un seul coup d'œil tout le dessus des rayons d'une colonie, nous ne sommes pas aussi avares de nos soins. Nous savons d'avance quelle est la fleur qui donnera notre principale récolte; ici c'est le trèfle blanc, qui commence à fleurir vers la fin de mai. Les abeilles sont nombreuses dans les

ruches à cette époque ; en outre il fait déjà assez chaud pour que le couvain n'ait rien à craindre du froid quand on ajoute les boîtes de surplus. Nous pouvons donc placer ces boîtes sans crainte avant la fin de mai et sans nous demander s'il serait mieux d'attendre. Cependant, si nous voulons agir à coup sûr, nous soulevons la toile à l'arrière d'une ou deux des colonies les plus peuplées. Si la récolte a commencé nous verrons le bord des cellules du dessus des rayons blanchi par de la cire neuve, avec laquelle les abeilles les auront allongées. La visite de ces deux ruches, qui n'aura pas pris cinq minutes, nous aura renseigné exactement.

« Il arrive souvent que les reines montent dans les « hausses pour pondre », écrit M. de Layens. Au lieu de *souvent* j'écrirais *rarement*, si nos ruches sont grandes, et *jamais* si nous avons pris le soin de donner plus d'écartement à nos rayons de surplus, en diminuant leur nombre. Ces rayons seront ainsi plus faciles à désoperculer, et la reine, trouvant leurs cellules trop profondes, si elle s'y aventure, n'y pondra pas.

M. de Layens continue : « Il arrive assez souvent, soit dans les régions pauvres en miel, soit dans les années peu mellifères, que la hausse à l'automne contient passablement de miel et la caisse du bas trop peu pour l'hivernage. »

Depuis près de 30 ans que je cultive les abeilles dans ces ruches ici, je n'ai jamais vu un pareil fait. M. de Layens, en écrivant cela, a oublié deux choses : La première c'est que les abeilles mettent toujours leur miel le plus près possible du couvain et autant que possible sans solution de continuité avec lui : la seconde c'est que, dès que la récolte se ralentit et arrive à sa fin, la ponte diminue, et bientôt cesse tout à fait. Or, à mesure que les cellules de la caisse du bas deviennent libres par les éclosions, les abeilles y descendent le miel que la boîte de surplus peut contenir, leur instinct les poussant à rapprocher cette provision de leur groupe, surtout s'il y a une solution de continuité ; aussi on trouve toujours, à la fin de la saison, cette boîte entièrement vide, à moins que la place manque totalement au bas.

M. de Layens termine en affirmant que sa ruche est plus simple à construire et coûte meilleur marché que la ruche à boîte de surplus. En écrivant ces lignes il avait sans doute en vue les prix seulement de M. Lucien Robert ; mais il oubliait que quelques fabricants vendent les deux formes au même prix et que d'autres, en plus grand nombre, vendent la Layens plus cher que l'autre.

Je prie les apiculteurs qui me liront de vérifier mes assertions et de signaler mes erreurs s'il en existe, ce que je ne crains guère, ayant bien des fois comparé les différents systèmes de ruches par centaines et pendant de longues années, ce qui me donne, sur mon contradicteur, un avantage qu'il ne peut nier.

Hamilton, Illinois, 16 mai 1892.

CH. DADANT.

## DE L'HÉRÉDITÉ CHEZ LES ABEILLES

### Observations recueillies en Italie, la race caucasienne

Nous avons eu récemment le plaisir de recevoir la visite d'un grand apiculteur russe, M. Kandratieff (1), qui revenait d'un voyage en Italie et a bien voulu nous faire part des notes qu'il a eu l'occasion de prendre sur l'apiculture dans ce pays. L'une des visites qui l'ont le plus intéressé est celle qu'il a faite au Dr J. Metelli, propriétaire de grands ruchers à Berlingo (Brescia). M. Metelli et ses frères possèdent un domaine dans l'exploitation duquel l'apiculture joue un rôle qui n'est pas sans importance.

Parmi les observations que M. K. a recueillies de la bouche de ces messieurs, il en est une fort intéressante à nos yeux, et ayant trait à une question de physiologie qui nous occupe depuis longtemps, ainsi, sans doute, que d'autres apiculteurs. Il s'agit de l'influence que peut exercer la qualité des abeilles nourricières sur la progéniture d'une ruche, tant au point de vue des reines qu'à celui de l'activité des ouvrières et de leur manière de s'acquitter de leurs différentes fonctions.

Le Dr Metelli a observé que lorsqu'une famille se montre médiocre au point de vue du rendement, il ne suffit pas de changer sa reine pour modifier l'état de choses et que les nouvelles générations présentent la même infériorité. Des colonies dont il avait remplacé les reines à plusieurs reprises pendant des périodes de deux et trois ans continuèrent au bout de ce temps à montrer la même insuffisance comme butineuses. Il en conclut que la qualité des nourrices et de leur lait, c'est-à-dire de la bouillie qu'elles tirent de leurs glandes, ont une grande influence sur la progéniture de la ruche. Aussi, plutôt que de changer les reines de ses colonies improductives, préfère-t-il maintenant supprimer celles-ci en les démembrant.

Les observations de notre collègue italien, concordant tout à fait avec celles que nous avons eu l'occasion de faire nous même et avec l'opinion émise récemment par un apiculteur anglais, M. Grimshaw, nous croyons le moment venu d'attirer l'attention sur cette question des nourrices, car sa solution pourrait avoir pour résultat de nécessiter des changements dans certaines méthodes d'élevage et dans la conduite des ruches.

Bien des apiculteurs ont eu l'occasion d'observer que certaines de leurs ruches continuent à donner invariablement de beaux rende-

(1) M. G. Kandratieff, régisseur en chef de l'Opéra impérial à St-Petersbourg, fait de l'apiculture depuis plus de vingt ans. Il était l'ami de feu Butlerow et a exploité en commun avec lui des ruchers dans le Caucase. Il possède dans son domaine de Plussa, en outre de ses abeilles communes, un rucher isolé peuplé d'abeilles caucasiennes qui lui donnent d'excellents résultats depuis trois ans.

ments (relativement aux autres) pendant une longue série d'années, tandis que d'autres persistent à se montrer médiocres malgré qu'ils aient tenté à plusieurs reprises d'en améliorer la population par l'introduction de nouvelles reines. Nous avons entendu quelquefois assigner la cause de cette constance dans la supériorité ou l'infériorité de certaines ruches à leur position dans le rucher, mais cette explication est loin d'être toujours satisfaisante.

Dans notre petit rucher de Nyon, nous avons suivi de près depuis douze ans deux ruches spécialement, celles placées sur des balances. L'une contient la descendance d'une reine chypriote, reçue de M. Benton en 1881. Déjà avant l'introduction de cette reine, ses abeilles étaient actives et elles ont continué à l'être, mais elles le sont devenues encore davantage à partir du moment où la vieille reine chypriote a quitté avec un essaim. Depuis lors le rendement de cette colonie a continué à être l'un des meilleurs du rucher, bien que sa reine ait encore été renouvelée plusieurs fois naturellement (1). La souche n'a jamais été déplacée.

La seconde ruchée sur balance, placée sous le même hangar que l'autre, a donné *constamment* un rendement sensiblement inférieur. Elle était au début de race croisée et le renouvellement de ses reines s'est toujours fait par la voie naturelle, sauf une fois en 1890. Nous trouvant bien d'avoir, pour nos observations, deux ruchées de valeur différente, nous l'avons maintenue sur la balance sans intervenir dans le renouvellement de la mère. Le trait caractéristique qui l'a toujours distinguée, c'est qu'en bonne saison ses abeilles s'accumulent en grand nombre à l'entrée. Or, il y a deux ans, cette ruche perdit sa reine vers le milieu d'octobre ; nous la remplaçâmes par une reine commune de choix, reçue de France, et depuis lors ses abeilles continuent à montrer la même disposition à stationner devant l'entrée et à être des butineuses médiocres. Cette année leur récolte nette a été, du 19 avril au 15 juin, de 26 kilos. L'autre ruche accuse 35 kilos ; la différence de rendement entre les deux a souvent été beaucoup plus forte depuis douze ans et n'a jamais été moindre.

Il nous paraît difficile de ne pas attribuer aux abeilles nourricières de ces deux ruches une part d'influence sur la manière assez uniforme dont elles se sont comportées, chacune de son côté, pendant une longue suite d'années, car il est bien probable qu'à chaque renouvellement de reine il a dû y avoir introduction de sang nouveau, par le fait de l'accouplement des reines avec des mâles provenant de colonies autres que la leur.

(1) Le caractère de cette colonie est resté si agressif pendant six à sept ans que nous ne lui faisons que les visites strictement indispensables ; en 1887 nous ne pûmes faire le prélèvement du miel qu'en employant l'apifuge Grimshaw (*Revue* 1887, p. 190). A partir de 1888, à la suite d'un renouvellement naturel de la reine, le caractère des abeilles, sans être devenu particulièrement doux, s'est graduellement amélioré, en même temps que leur couleur jaune, qui a longtemps persisté presque intacte, tendait à se mélanger de brun.

Les physiologistes qui acceptent la théorie du transformisme doivent bien admettre que, chez les abeilles, les nouvelles aptitudes acquises progressivement dans le cours des siècles par les ouvrières — qui seules travaillent dans la communauté et n'ont pas de descendance — ont dû se transmettre en partie par le nourrissage et l'éducation de la progéniture de la reine et non exclusivement par la reine et le mâle, qui ne remplissent que les fonctions de reproducteurs à l'exclusion de toute autre.

Dans une notice sur *L'hérédité chez les abeilles* (1), M. Grims-haw s'applique à démontrer que les aptitudes des ouvrières à remplir leurs différentes fonctions, aptitudes qui leur sont échues par héritage, doivent leur être transmises par la bouillie que leur administrent les nourrices pendant leur état larval. Nous donnerons prochainement une traduction de cette intéressante étude.

MM. Metelli consacrent 120 de leurs colonies à la production du miel et le reste, soit 50 à 60, constitue une réserve où ils puisent les mères de remplacement, les bâtisses, les rayons de couvain destinés à fortifier les ruchées qui ne sont pas prêtes aux approches de la récolte, etc. Sur les 120 ruchées, il s'en trouve généralement 10 % environ de médiocres et le nombre des essaims s'élève également, bon an mal an, à 10 % environ. L'essaimage est plus considérable dans les saisons défavorables que dans les bonnes.

Le remplacement des reines a lieu très fréquemment sans essaimage. Ils est arrivé à ces messieurs de voir dans une ruche en juillet une vieille reine, une jeune pondant et des alvéoles royaux.

Le rendement moyen des ruches est de 20 à 25 kilos, quelquefois il atteint 28 kilos, mais parfois aussi il est à peu près nul. Les périodes de floraison sont au nombre de trois : une du 10 au 25 mai environ, une autre du 1<sup>er</sup> au 15 juillet et une troisième plus courte au commencement d'août. Les lacunes entre ces différentes floraisons nuisent beaucoup. Dans les Marches (Italie centrale), il y a jusqu'à 48 jours de récolte sans interruption !

L'extraction du miel à Berlingo se fait après chaque récolte et seulement des rayons operculés.

La préparation pour l'hivernage a lieu dès la fin de juillet. En septembre on enlève les rayons non occupés et les abeilles sont resserrées sur 16 à 18 rayons italiens, soit 8 à 9 grands rayons de 11 dcm<sup>2</sup>. environ ; une planchette est intercalée entre le dernier rayon et la fenêtre partition et chaque ruche reçoit un coussin recouvrant le dessus et la fenêtre. Les ruches sont en majorité d'un modèle italien (système allemand) et l'espace entre elles est garni toute l'année de foin ou de mousse. C'est à ces diverses mesures de précaution contre

(1) Communiquée à l'Association des apiculteurs Anglais, en 1889. (Voir *British Bee Journal* du 31 octobre 1889, p. 460 et 461.)

le froid que MM. Metelli attribuent le développement rapide de leurs colonies au printemps.

Ils pratiquent le nourrissage stimulant, en commençant environ un mois avant la première floraison, celle du trèfle incarnat, qui débute vers le 10 mai. Ils distribuent pendant 15 jours  $\frac{1}{10}$  de litre tous les deux jours, puis ils donnent cette dose chaque jour.

Ils ajoutent graduellement des rayons, pour atteindre le chiffre de 28 à 30 (14 à 15 grands rayons), et le 10 mai ils ouvrent la communication avec le magasin au-dessus.

Leurs abeilles sont très douces et les visites se font sans enfumoir ni voile.

Passant à la Russie, M. Kandratieff nous a décrit la race caucasienne, assez semblable d'aspect à l'italienne, mais d'un jaune légèrement plus clair et peut-être encore plus douce de caractère. Ces abeilles sont très pillardes, mais en même temps très aptes à repousser les attaques de leurs voisines. Une famille élève jusqu'à une centaine d'alvéoles royaux. Notre collègue possède dans le nord de la Russie un rucher de caucasiennes qui lui donne un très bon rendement. Pour l'hiver les ruches sont transportées dans le rez-de-chaussée d'une maison, comme c'est l'usage dans le pays. Elles sont placées dans un local en bois garni de doubles cloisons, et remises en plein air en mai. On peut, là-bas, hiverner les abeilles du pays en plein air, mais elles consomment beaucoup plus. Les ruches sont faites à doubles parois en bois, ou de bois revêtu de paille, et reçoivent en dessus de bons coussins. Les entrées sont tenues larges.

## LE CHASSE-ABEILLES PORTER

Nous avons fait l'essai, pour le prélèvement de notre miel, du chasse-abeilles Porter, décrit dans la *Revue* de novembre 1891, page 272, et en sommes on ne peut plus satisfait. Les boîtes de surplus sous lesquelles nous avons placé, à la chute du jour, une planche munie de cette petite trappe, ont été trouvées le lendemain matin vides d'abeilles, c'est-à-dire qu'elles n'en contenaient que deux à six au plus. L'emploi de cet engin facilite beaucoup le travail de la sortie des rayons de miel ou des sections dans les ruches à magasins superposés, en ce qu'il permet de n'ouvrir les ruches que le soir, à un moment où le pillage ne se produit plus. La planche séparant le magasin du corps de ruche une fois placée — opération qui demande beaucoup moins de temps que la sortie et le brossage des sections ou rayons un à un —, il ne reste plus le lendemain qu'à emporter le dit magasin au laboratoire. Les pillardes n'ont pas le temps de s'introduire dans la ruche par l'étroite entrée du chasse-abeilles avant que

le couvercle ait été remis; toute occasion de pillage est donc supprimée et l'on est dispensé d'ouvrir les ruches pendant la journée, à une époque où cela présente de réels inconvénients.

Il va de soi que les abeilles ne quittent pas le magasin s'il contient du couvain.

Le chasse-abeilles est un ingénieux petit engin de fer-blanc, d'environ  $7 \times 3 \times 1$  cm., que l'on insère au milieu d'une planche percée d'une ouverture proportionnée. La planche, de surface égale à celle de la ruche, est intercalée sous le magasin à prélever. Elle doit laisser, tant au-dessus qu'au-dessous d'elle, un espace de 6 à 7 mm. pour la libre circulation des abeilles; pour nos ruches Dadant nous clouons tout le tour, en-dessus, de minces lattes sur lesquelles reposent les parois du magasin, ce qui ménage un passage sous les cadres ou sections.

M. Ch. Paschoud, qui a le dépôt du chasse-abeilles Porter pour l'Europe, l'Angleterre exceptée, en attend un envoi.

## COMMENT ON RÉUSSIT EN APICULTURE

Sous ce titre, de notre choix, nous avons publié l'année dernière (*Revue* 1891, p. 153 à 158), le compte-rendu des quatre années d'exploitation des ruchers de M<sup>me</sup> Mercadier, dans le Tarn, compte-rendu que notre gracieuse correspondante avait bien voulu écrire à notre requête. Cette communication ayant été jugée particulièrement instructive par beaucoup de nos lecteurs, nous tenons à lui donner une suite en reproduisant les chiffres de la cinquième année d'exploitation, que nous extrayons d'un rapport très détaillé et très complet, publié dans le *Bulletin de la Société du Tarn* (1).

En 1891, le rucher de 5 ruches (à Fonvialane) a reçu 18 visites : nourrissage stimulant, captures d'essaims, présentations de reines, réunions et extraction de miel et mise en hivernage, faisant ensemble 42 heures ou  $4 \frac{1}{2}$  journées.

Le rucher de la Bouyssière, de 16 colonies, a nécessité 14 visites faisant ensemble 225 heures ou  $22 \frac{1}{2}$  journées.

En tout : 27 journées à fr. 3. . . . .	Fr. 81. —
Sucre pour stimulation, et provisions, à Fonvialane, 102 kilos à fr. 1.12 . . . . .	» 114.25
Achat de 8 reines italiennes en octobre. . . . .	» 32. —
Total des dépenses d'entretien . . . . .	Fr. 227.25

(1) *La Culture Rationnelle des Abeilles*, 19, avenue Gambetta, à Albi, nos 2 et 3 de 1892.

La récolte du rucher de plaine a été de 51 kil.; la première récolte de celui de montagne de 453 kil. et la seconde de 43 kil.; total 547 kil.

Voici textuellement la fin du rapport :

« Ces 547 kil. ont été vendus à fr. 1.80 le kil. ce qui a produit la somme de 986 fr. 40, de miel, plus 10 fr. 25 de cire d'opercules fondue au cé-rificateur solaire (4 k. 100 à 2 fr. 40), total 996 fr. 65, d'où il faut soustraire 227 fr. 25 (dont je n'ai déboursé véritablement que 170, le surplus représentant la valeur de mon propre travail) et il me reste un produit net de 769 fr. 40 pour l'année 1891, donné par 21 ruches, soit 36 fr. 65 par ruche.

« Ainsi que je l'ai démontré dans des articles précédents, mes quatre premières années d'apiculture ont coûté une dépense totale de 1,341 fr. et donné un rendement total de 1,337 fr. 15. Suivant la même méthode de compter, j'ajouterai 227 fr. 25 de dépenses d'entretien et 140 fr. de dépenses de fonds (1) à la somme des dépenses et 996 fr. 65 de recettes à la somme correspondante et je constaterai qu'en **cinq** ans, après *avoir payé avec mes produits tous mes frais d'établissement et d'entretien*, je me trouve, ayant commencé avec deux ruches, en posséder 23 (dont deux jumelles) richement peuplées et pourvues, plus tous les outils, instruments et accessoires nécessaires pour cette culture. Une somme de 625 fr. 55 me reste encore après remboursement de tous frais.

DÉPENSES	RECETTES
4 premières années . . . . . Fr. 1341.—	4 premières années . . . . . Fr. 1337.15
5 <sup>e</sup> année . . . . . » 367.25	5 <sup>e</sup> année . . . . . » 996.65
Total . . . . . Fr. 1708.25	Total . . . . . Fr. 2333.80
Différence en faveur des recettes, 625 fr. 55.	

« Je ne me laisserai pas de répéter que c'est à l'excellente méthode que j'ai suivie de point en point, sans me laisser distraire par un vent de simplifications intempestives, que je dois ces résultats rémunérateurs. La méthode BERTRAND (2) *est aussi simple que possible*. On sent, quand on l'étudie bien, qu'elle est le fruit de l'expérience personnelle de son auteur qui, en esprit amoureux de vérité et de clarté, démontre que pour faire de l'apiculture mobiliste il faut un certain degré de connaissance des abeilles; qu'il faut se donner la peine de l'acquérir par le travail et l'étude au moyen d'une ruche ou deux pour commencer; que cette étude peut ne pas être intéressante ou possible pour tout le monde; que dans ce cas il ne faut pas se lancer à l'étourdie et que tous les pays, comme tous les gens, ne sont pas favorables à cette culture. Je suis et je reste d'avis que l'apiculture mobiliste doit être présentée sous ce seul jour vrai : elle est extrêmement intéressante; elle devient très rémunératrice au bout de peu de temps, mais elle demande du travail, de l'étude et une petite mise de fonds, avance seulement puisque elle est couverte par les produits. A ceux qui ne veulent

(1) Coût d'un second extracteur, d'une cuve avec tamis, d'un chevalet, d'une ruche jumelle pour hivernage d'essaims, de cire brute et gaufrée et de divers accessoires rendus nécessaires par la perspective d'une récolte copieuse. (Réd.)

(2) Nous ne pouvons pas, malheureusement pour nous, accepter le compliment en notre nom; il revient en premier lieu à notre vénéré Ch. Dadant, puis à l'ensemble des bons apiculteurs de tous les pays dont la *Revue* s'est fait l'interprète et le porte-voix. (Réd.)

pas le travail, que l'étude n'intéresse pas, ou qui lésinent sur les dépenses nécessaires, je dirai : conservez vos ruches fixes, vous n'y faites rien, elles ne vous donnent rien, vous êtes quittes. Si vous voulez le produit, gagnez-le par un peu de travail, bien minime si on le met en comparaison avec les résultats acquis.

### Irritabilité des abeilles attribuée à la présence d'un ennemi dans la ruche

Cher monsieur Bertrand,

Lors de votre aimable visite en compagnie de MM. Cowan et Langel, une de mes colonies vous fit un accueil peu courtois. Je viens aujourd'hui, sinon justifier, du moins atténuer sa culpabilité, et comme d'autres apiculteurs peuvent se trouver dans le même cas, si vous le jugez bon, en dire deux mots dans la *Revue*.

Il y a deux à trois semaines, une colonie du pavillon (du reste très douce jusque-là) devint absolument intraitable sans cause apparente. Huit jours plus tard, même allure, si bien que je renonçai à l'ouvrir.

Celle que nous avons visitée ensemble était auparavant très maniable. Trois à quatre jours après votre visite j'y retournai avec force fumée, d'abord par le trou-de-vol, puis en l'ouvrant, mais elle n'était point encore maniable jusqu'à vendredi dernier, où j'ai trouvé sur le tablier un gros scarabée mort, plus deux devant celle du pavillon. Depuis ce moment mes abeilles sont redevenues ce qu'elles étaient auparavant : parfaitement aimables et douces. Une troisième ruchée, dans laquelle j'ai trouvé deux de ces hôtes importuns, commençait aussi à s'aigrir. J'ai remarqué que ces trois colonies travaillaient moins qu'auparavant ; probablement que devant guerroyer dans l'intérieur de la ruche elles étaient moins disposées à butiner au dehors.

Couvet, le 6 juin 1892.

U. BOREL, P.P.

L'insecte en question, dont nous avons demandé à notre collègue de nous envoyer un exemplaire, est un gros carabe, *Carabus monilis*, commun en Europe.

M. Cowan, à qui nous avons soumis l'exemplaire en question, émet la supposition que l'horrible odeur d'acide butyrique qu'il répand, comme du reste d'autres gros carabes, pourrait bien être la cause de l'irritabilité des abeilles, même s'il ne commet pas de dégâts. Un entomologiste anglais, M. Sharp, qu'il a consulté, lui répond qu'il n'a encore jamais entendu parler d'aucun carabe s'introduisant dans les ruches, mais que ces insectes, vivant de proie, pourraient devenir des ennemis redoutables pour les apiculteurs s'ils se mettaient à se nourrir des larves. Il ajoute que des espèces du genre carabe sont signalées comme s'attaquant quelquefois au sucre ; il se pourrait donc que le miel fût ce qui a attiré l'insecte en premier lieu.

Nous prions M. Borel de bien vouloir continuer ses observations.

Un apiculteur d'Algérie a écrit dans la *Revue* d'avril (p. 96), que la présence de la fausse-teigne dans une ruche en rend les abeilles méchantes.

## OBSERVATIONS ET EXPÉRIENCES DIVERSES

### **Jeunes reines extraites de leurs cellules et introduites avec succès. —**

Dans le cours de 1890, désirant renouveler une reine, je fis l'essai suivant :

Je pris une cellule royale dans une ruche qui en possédait, je la désoperculai et l'introduisis dans la colonie que je venais de rendre orpheline. Cette reine serait probablement sortie de sa cellule le jour suivant. Elle fut accueillie avec empressement et entourée de caresses. Après sa fécondation, elle commença une ponte admirable et devint la meilleure de mon rucher.

L'an dernier, je renouvelai l'expérience. Ayant constaté qu'un essaim nouvellement recueilli était orphelin et commençait à construire des cellules royales, je choisis une cellule royale dans une colonie qui avait jeté un essaim primaire et la désoperculai. La reine était moins âgée que je ne le supposais ; elle marchait péniblement et ses ailes étaient tellement délicates que je n'osai la prendre qu'en lui passant sous les pattes une petite buchette, tandis que je soulevais de l'autre main le rayon de l'essaim orphelin. Elle s'y cramponna avec peine ; ce fut un plaisir de voir de quels soins les abeilles l'entourèrent. Je redescendis le cadre avec prudence, car la moindre secousse l'eût inévitablement fait tomber. Le lendemain je constatai qu'elle était vivante ; elle avait toujours sa couleur tendre, mais était déjà très vive. Cette reine est devenue une excellente pondeuse et la plus volumineuse de mes jeunes reines. M. Ch. Vielle, l'honoré président de notre société des Montagnes Neuchâteloises, qui n'a pas craint de faire une heure et demie de marche et de traverser la montagne de Pouillerel pour m'aider à extraire mon miel, a admiré cette reine et sa ponte.

Un avorton, me dira-t-on, est-il plus robuste qu'un être né en son temps ? A cela je répondrai : le poussin est nourri par l'abdomen jusqu'à éclosion ; le veau l'est aussi jusqu'à sa naissance par le cordon qui le tient à sa mère, etc. ; mais il n'en est pas de même de l'abeille : elle est emprisonnée dans sa cellule, privée de nourriture pendant quelques jours ; c'est pourquoi une reine que l'on fera sortir un jour ou un jour et demi avant son temps sera excellente ; par ce moyen on facilitera son introduction dans une ruche étrangère ; elle sera acceptée.

**Oufs et jeunes larves supprimés par les abeilles en automne. —** J'avais eu à donner un supplément de nourriture à une colonie pour son hivernage. Quelques jours plus tard, le 25 août, elle ne contenait que des œufs et des larves venant d'éclore et, voyant qu'elle n'avait plus de couvain operculé, je la stimulai. Le 30, nouvelle visite ; je ne trouvai que des œufs ; les œufs et les larves que j'avais vus cinq jours avant qu'étaient-ils devenus ? Nouvelles visites les 3 et 7 septembre, toujours que des œufs. Cette colonie avait une jeune reine bien fécondée et contenait beaucoup de cellules disponibles pour la ponte.

Le même fait s'est produit dans une autre famille ayant à sa tête une reine jeune, mais peu féconde. Dans trois visites je ne pus découvrir cette reine et la ponte n'était pas ce qu'elle devait être. A la quatrième visite je la vis enfin; son abdomen n'était pas plus développé que celui d'une reine non fécondée et je la tuai. C'était le 4 septembre. Le 9 septembre, je reçus de M. Ruffy une reine que j'introduisis le 10. Pendant ce temps les abeilles avaient construit des cellules royales. Je les détruisis et fis une cellule artificielle avec de la cire gaufrée, en ayant soin de la frotter intérieurement et extérieurement avec le contenu des cellules royales naturelles; puis j'y enfermai la reine et la mis dans la ruche. Le jour suivant je vis la reine et des œufs, l'introduction avait donc joliment réussi. Les 11 et 12, nouvelles visites, la ponte était splendide; je la stimulai avec du miel à petite dose jusqu'au 24 septembre. Le 18, je vis la reine, des œufs et de très jeunes larves; donc le couvain des 10, 11 et 12 avait disparu. A la dernière visite, le 24, je revis la reine, mais plus aucune trace de couvain. Si je m'étais contenté de visiter une seule fois chaque colonie, j'aurais conclu, en voyant des œufs et des larves, que ces familles auraient beaucoup de jeunes abeilles pour passer l'hiver. Que penser de cette disparition du couvain? Si elle se produit souvent en automne, le nourrissage stimulant est inutile.

**Cellules royales operculées avant le terme.** — Le 26 juin, je visitai une ruche; des cellules royales étaient en formation et contenaient des *œufs*. De nouveau le 29, je la visitai; ces cellules étaient déjà operculées. Je mis une autre ruche en observation et constatai que les reines y furent emprisonnées de 13 à 14 jours dans leurs berceaux. Je puis dire avec certitude que j'ai bien vu et que ces choses se sont passées ainsi dans mon rucher. Je prie les apiculteurs les moins incrédules de mettre une ou deux colonies en observation à ce sujet.

Planchettes, près Chaux-de-Fonds (Neuchâtel).

LUCIEN GROBÉTY.

---

## SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

---

**Assemblée générale du printemps à Sion (Valais), tenue à l'Hôtel de ville,  
le 9 mai 1892, à 10 heures.**

MM. De Dardel, Bertrand, de Blonay, Descoullayes, Warnery, Orsat, Gubler et Langel constituent le Bureau.

Quoique pour un bon nombre d'apiculteurs il ait fallu se mettre en route le jour précédent pour arriver à temps dans cette vallée du Rhône, chaude et fertile, et malgré la foire de Martigny, qui avait lieu le même jour, la réunion a compté plus de cent personnes. Nous remarquons dans ce nombre plusieurs dames que nous voyons avec plaisir. La séance a lieu dans la salle du Grand Conseil, que les autorités avaient gracieusement mise à notre disposition. Cette salle ne manque pas de caractère et nous rappelle que nous sommes dans un chef-lieu de canton témoin de bien des scènes historiques, que les ruines d'anciens châteaux se chargent de conserver à la mémoire des hommes.

Notre président, M. Bonjour, s'est fait excuser, retenu à Lausanne par une séance du Grand Conseil. En son absence, M. Descoullayes, ancien secrétaire de la Société, est prié de prendre la présidence de l'assemblée. Le procès-verbal de la dernière assemblée générale est adopté tel qu'il a été inséré dans la *Revue Internationale*.

M. *Descoullayes* déclare la séance ouverte et annonce la présence de M. T.-W. Cowan, président de l'Association des Apiculteurs anglais, éditeur du *British Bee Journal* et auteur de plusieurs ouvrages importants sur l'apiculture. M. Descoullayes prie M. Cowan de prendre place au bureau et dit à l'assemblée que notre honorable hôte, revenant d'un voyage en Algérie et en Tunisie, voudra bien nous communiquer les observations qu'il a faites sur l'abeille dans ce pays si différent des nôtres. Il fait ensuite un excellent résumé de l'état de l'apiculture dans nos cantons. Grâce aux efforts de la Société romande, dit-il, grâce aux conférences, aux cours d'apiculture donnés sous ses auspices et aux lumières que répand notre excellent journal, l'apiculture devient semblable à un arbre puissant qui étend ses branches chargées de fruits et les répand de tous côtés. Les Sections ou Sociétés d'apiculture augmentent chaque année, le miel se vend facilement, l'esprit pratique et scientifique se développe. L'apiculteur trouve à l'élevage des abeilles non seulement un gain, mais aussi un agrément qui a son heureuse influence sur la vie entière. Les heures qu'on passe au rucher, on ne les passe pas ailleurs. Elles nous initient aux mystères de la nature, de la botanique, de la science et fait de nous d'excellents observateurs pour tout ce qui touche à l'agriculture.

Il passe ensuite aux différentes méthodes d'hivernage. On a cru qu'on pouvait laisser un très grand nombre de cadres en automne et se passer des planches de partitions. La moisissure, dit-il, qui se déposait sur les planches de partitions, s'attache alors aux cadres superflus et ils deviennent le réceptacle de l'humidité des ruches. Il en conclut que la meilleure manière d'hiverner est celle de rétrécir en automne et de maintenir les planches de partition, dont l'utilité est acquise par l'expérience.

M. *Dulex*, dont la station apicole est à 928 m. d'altitude, a toujours eu des colonies très fortes et n'en perd pas en hiver. Il attribue ce fait à sa manière d'hiverner qui, pour lui, n'a jamais varié. Elle consiste à loger les abeilles en automne sur le plus petit nombre de cadres possible, six à sept cadres pour les fortes; il nourrit au commencement de septembre ou déjà fin août. Il regrette qu'on ait mis les nattes trop facilement de côté; quant à lui, il les emploie toujours et recouvre ses ruches pour l'hiver d'un sac de copeaux secs qu'il replie sur les bords des partitions.

M. *Bertrand* demande à M. Pierre von Siebenthal s'il a changé sa méthode d'hiverner quant au rétrécissement. M. *P. von Siebenthal* répond: non. Il dit en outre avoir remarqué que les colonies laissées avec onze et douze cadres, quoique très populeuses, ont au printemps suivant le couvain moins nombreux et moins développé que celles qu'il rétrécit. Il ne préconise donc nullement la méthode de laisser les colonies avec trop de cadres en automne.

M. *Cowan* dit qu'en Angleterre on a adopté le système de rétrécir depuis dix-huit ans et qu'on s'en trouve très bien. Avant ce temps, on faisait com-

me M. de Layens et, si on laissait trop de rayons, on trouvait beaucoup de moisissure au printemps et on perdait un grand nombre de colonies. Depuis qu'on rétrécit proportionnellement à la population, l'hivernage se fait bien et l'apiculture prospère. Il ajoute que la planche de partition a aussi sa grande utilité en ce qu'elle resserre le groupe au printemps et fait que tous les rayons sont occupés par les abeilles, ce qui entretient la chaleur et favorise la ponte.

M. *Langel* dit qu'il a trouvé au printemps des cadres excessivement moisissés dans des ruches Layens, fortes en population, et qui avaient été laissées en automne avec un plus grand nombre de cadres que ne comportaient les abeilles. L'expérience qu'on a faite en Angleterre démontre suffisamment qu'on n'agira pas judicieusement en suivant la théorie de M. de Layens ; du moins dans les pays ayant un climat analogue à celui des Iles Britanniques. Dans nos cantons, les brouillards d'automne provoquent une grande humidité. En outre, pourquoi ne pas suivre les lois indiquées par les abeilles. Elles se serrent et se groupent chaque fois que le froid se fait sentir, même en été. Ne donnent-elles pas à l'homme les directions nécessaires pour ne pas contrarier les lois de la nature. N'eût-il jamais entendu parler ni de rétrécissement ni de planches de partition que ce simple fait lui suffirait.

M. *Bertrand* dit que tout ce qu'on peut concéder à la méthode Layens, ce serait de laisser deux cadres au lieu des partitions. Si on garde trop de cadres en automne, il faudra les ôter au printemps afin que la fausse-teigne ne les envahisse pas et que le couvain se développe plus rapidement. Or, si on doit les ôter au printemps, pourquoi ne le ferait-on pas en automne, ayant alors les chances de mieux hiverner.

M. *Gubler* lit son rapport sur l'essaimage et la statistique. (Voir le numéro de mai).

M. *de Blonay* remercie M. Gubler pour son excellent travail et demande à l'assemblée de s'associer à ses remerciements, puis il propose d'en adopter les conclusions. Assentiment général.

M. *Cowan* décrit la race d'abeilles de Tunisie et d'Algérie, dont on a beaucoup parlé ces derniers temps. Afin d'être plus complètement édifié, il est allé dans le pays même et a trouvé que les abeilles tunisiennes, dont on prétend faire une race distincte, sont identiquement les mêmes que celles d'Algérie, c'est-à-dire légèrement plus petites et plus noires que nos abeilles communes. Elles sont actives, très prolifiques, mais excessivement méchantes. Il est difficile, même impossible de les empêcher d'essaimer ; plusieurs bons apiculteurs lui ont dit qu'ils n'y parvenaient pas. La même ruche donne de six à huit essaims et quelquefois les derniers se composent pour près de la moitié de jeunes reines. M. Cowan a compté sur un seul rayon de 60 à 70 cellules royales. Ces abeilles sont agressives au plus haut point et l'on ne peut songer à examiner une ruche ni même à s'en approcher sans être muni d'un voile et d'un enfumoir, car elles attaquent et poursuivent les gens à distance. Il n'y a que les colonies faibles et contenant en majorité des jeunes abeilles qui soient relativement douces. Cette race a la manie de propoliser et de renouveler constamment ses reines, et comme chez les abeilles d'Orient, les ruches sont fréquemment infestées d'ouvrières pon-

deuses en grand nombre. Le rendement en miel n'est pas très considérable et ne semble pas être en proportion des ressources qu'offre le pays. En somme, M. Cowan déconseille absolument d'introduire ces abeilles d'Afrique dans nos pays et considère qu'il est bien préférable d'améliorer nos races indigènes par la sélection que de recourir à des éléments étrangers pareils.

Les Arabes nomades qui habitent sous la tente possèdent généralement quelques ruches. Elles sont d'environ un mètre de longueur, faites de tiges de fenouil ou d'écorce de liège en Algérie et d'osier enduit de bouse de vache en Tunisie. Ces ruches sont placées horizontalement et fermées aux deux extrémités au moyen de planchettes ou de tiges de figuier de Barbarie. L'entrée se trouve à l'un des bouts. Pour prélever le miel, l'Arabe ouvre l'autre côté et refoule les abeilles avec de la fumée; puis il tourne la ruche sens devant derrière en ouvrant une nouvelle entrée. De cette façon les rayons sont renouvelés partiellement à chaque prélèvement de miel. Les Kabyles qui habitent dans des villages font la culture plus en grand. Tous les indigènes sont grands consommateurs de miel et les Européens leur en vendent.

M. *Bertrand* présente la Ruche-Album de M. Derosne et en montre le maniement, en faisant observer que l'on peut faire mouvoir et examiner tous les rayons sans ouvrir la ruche, c'est-à-dire sans s'exposer aux piquûres<sup>(4)</sup>. Ce modèle a déjà été décrit dans la *Revue* (1891, p. 144 et 229), mais depuis la publication de son charmant livre, *Exposé sommaire de l'Apiculture mobiliste*, l'inventeur y a apporté des perfectionnements et des simplifications. Il a remplacé par du bois dur les tiges en fer sur lesquelles pivotent les cadres, et le trait de scie pratiqué dans le pivot supérieur constitue une fente dans laquelle on peut introduire du dehors soit un tournevis, soit une lame de couteau pour faire mouvoir le cadre. Ce modèle de ruche est certainement fort ingénieux et, s'il n'offre pas toutes les conditions requises pour une grande exploitation, il présente en revanche un grand avantage au simple amateur.

M. *de Blonay* dépose sur le bureau une provision de naphthaline qu'il met à la disposition des apiculteurs valaisans. Il se l'est procurée à l'usine à gaz de Lausanne à la suite de la communication de son directeur, M. Rochat-Reisser, qui a guéri avec cette substance une ruche atteinte de loque et a bien voulu en offrir à ses collègues.

M. *Gubler* indique une manière d'introduire les reines dans une cage faite d'un morceau de cire gaufrée, roulée en cylindre, dans lequel on introduit la reine. On ferme en pinçant les bouts, après avoir fait une incision dans la cire pour laisser entrer l'air. Une fois dans la ruche on ne s'en occupe plus, les abeilles faisant un trou à la cire pour délivrer la prisonnière. C'est M. Reber, de Saint-Gall, qui a imaginé cette méthode et M. Gubler aimerait que les apiculteurs en fassent l'essai.

M. *Langel* dit qu'il a employé l'apifuge de David et Guillet pendant l'été 1891 et l'a trouvé égal à l'apifuge anglais de Grimshaw, le meilleur qu'il connaisse. M. Warnery en avait distribué plusieurs flacons à l'assem-

(4) Les droits d'entrée se sont élevés à 15 francs sur cette ruche parce qu'elle était peinte, autrement ils eussent été un peu moins forts. M. Bertrand la tient à la disposition des personnes qui désireraient la copier. (Réd.)

blée de Saint-Prex, au printemps 1891 et, d'après ce qu'en a appris M. Langel, on l'a trouvé très bon, bien qu'il n'empêche pas absolument les abeilles de piquer. Cet apifuge-là n'est pas encore découvert. Celui de David et Guillet a l'avantage d'être moins cher que celui de Grimshaw. Il est regrettable qu'il n'y en ait pas un dépôt en Suisse.

La séance se termine par l'examen des ruches, instruments et produits apicoles. On y remarque un nourrisseur présenté à l'assemblée par M. Greno. C'est en somme le nourrisseur Siebenthal modifié au moyen d'un pont flottant incliné, en bois, qui permet aux abeilles de le vider et nettoyer complètement.

Comme le dîner attend, on part pour l'hôtel du Midi, où passé 50 personnes se retrouvent à table. Le repas, très bien servi par M. Emile Spahr, frère de l'apiculteur et, je crois, apiculteur lui-même, n'a pour ainsi dire pas interrompu la séance, et pendant qu'on déguste les bons crus du pays et surtout les vins d'honneur que nous offre la municipalité de Sion, les discours se succèdent. Nous entendons notre excellent major de table, M. Descoullayes, M. Orsat, le président de la Société d'Apiculture de Sion, MM. de Preux (1), Bertrand, Gubler et Langel. La note gaie et humoristique s'allie au côté pratique et scientifique des apiculteurs. M. Descoullayes lit une lettre de M. J. Hess, fabricant de ruches, qui avait exposé une ruche Dadant modifiée avec douze cadres ayant les dimensions de ceux qui se trouvent dans le pavillon de M. Langel, à Bôle. Cette lettre donne lieu à une protestation et à une proposition formelle de M. Langel, qui demande qu'on ne nomme la ruche Dadant modifiée ni du nom de ruche Langel, qui n'est pas fabricant et qui doit ses dimensions aux conseils de M. Bertrand, ni du nom de ruche Dadant-Blatt, mais qu'on la baptise définitivement du nom de ruche Dadant-Bertrand. Cette manière de voir est appuyée par M. Ed. Combe, qui a même correspondu avec M. Bertrand à cet égard.

M. *Bertrand* ne veut absolument pas en entendre parler, mais nous espérons qu'il accédera aux vœux exprimés.

Après le dîner, une partie des convives reste à Sion et y visite les beaux ruchers de MM. Spahr, Gabioud, Gay, etc., l'autre se rend à Bramois, village à une lieue de Sion, où nous visitons l'établissement de M. Henri Gay avec 17 ruches Dadant et 4 Layens, et celui de MM. Emmanuel Loretan et Gabioud, avec 22 ruches Dadant et 2 Bürki. Ces deux ruchers, avec les maisonnettes où habitent les abeilles, fraîchement peintes, systématiquement placées en lignes, ayant la plaine et les hauteurs des Alpes à proximité, font une très agréable impression et cadrent admirablement dans ce beau paysage. On en ouvre plusieurs dans chaque rucher au choix des assistants; les colonies fortes, les cadres bien bâtis, la vigueur des abeilles, le miel dans les ruches, tout indique des apiculteurs intelligents et habiles qui comprennent le métier. Pendant que nous sommes occupés à examiner les colonies, j'aperçois M. Cowan qui fait fonctionner une machine à photographier pour nous prendre au passage. En chemin pour retourner à Sion, nos hôtes ne nous laissent pas continuer sans avoir dégusté l'excellente bière du pays. Le soir, plusieurs se rendent sur les sommités

(1) M. de Preux, propriétaire et président (maire) à Venthône, au-dessus de Sierre, possède un beau rucher de Dadant que nous avons eu le plaisir de visiter. C'est un ancien élève de notre cours qui fait maintenant l'éducation de ses voisins; l'un d'eux, M. Zufferey, a installé un rucher dont il tire déjà un bon produit.

qui dominent Sion et la contrée, d'où l'on jouit d'une très belle vue et où se trouvent les ruines d'anciens châteaux avec un musée historique et une ancienne église. Enfin, la journée se termine à l'hôtel du Midi par le souper et un entretien familial.

Le soussigné regrette de n'avoir pas pu rester le lendemain pour visiter le rucher de M. Orsat, qui nous avait cordialement invités à nous arrêter à Saxon au retour (1).

Nous conservons un excellent souvenir de cette réunion de Sion, de l'amabilité et de la bonne réception de nos collègues et de la municipalité, et c'est le cœur plein de reconnaissance que nous nous en séparons, avec l'espoir de revenir un jour.

L. LANGEL, *Secrétaire.*

## OBSERVATIONS PAR LES PESÉES

Mai

Stations	Ruches	Force	Augmentation nette, en gr.	Journée la plus forte, en grammes.
Bramois.... (Valais)	Layens	Moyenne	14,800	3900, le 30 mai
Sion..... »	Dadant		20,000	5500 » »
Saxon..... »	»		3,700	1500 29 et 31 »
Mollens .... »			17,250	3250 30 »
La Sonnaz (Fribourg)	Dadant	Forte	10,800	3500 14 »
Bulle..... »	Layens	Moyenne	11,800	2000 22 »
Brent..... (Vaud)	Dadant		9,800	1400 30 »
Pomy..... »	Layens	Moyenne	24,750	2600 » »
St-Prex..... »	Dadant	»	22,350	6000 » »
Juriens..... »	»	»	2,150	1000 31 »
Bôle..... (Neuchâtel)	»	»	9,500	2300 30 »
Treytel.. »	»	»	8,750	3000 » »
Wavre .. »	»	»	12,750	2700 » »
Ponts ... »	»	»	5,130	1500 27 et 28 »
Corcelles. »	»	»	5,000	700 30 »
Belmont. »	»	Forte	14,550	3800 » »

(1) Plusieurs d'entre nous ont pu profiter de l'aimable hospitalité de M. et M<sup>me</sup> Orsat. Le président de la Section valaisanne est un des plus anciens mobilistes de la Suisse romande, c'est-à-dire qu'il possède des ruches à cadres depuis plus de vingt-cinq ans. Il est à peine besoin de dire que son rucher, qui est pour lui une source importante de revenus, a été trouvé en splendides conditions et prêt à profiter de la grande floraison prochaine. Après avoir employé pendant longtemps un modèle de ruche de sa façon, M. Orsat a adopté la ruche Dadant-type et l'a propagée dans tout le Valais. La presque totalité des ruchers que nous avons vus sont de ce modèle, et il est probable que d'ici à peu d'années on n'en verra guère d'autres dans le canton. On en compte déjà plus de 300 exemplaires à Sion même.

Notre hôte nous a fait déguster de l'hydromel de première qualité.

Après le repas, M. Orsat nous a conduits à la fabrique de conserves de fruits et légumes dirigée par M. Fama. Les machines à confectionner les boîtes en fer-blanc, dont les fonds sont agrafés sans soudure, nous ont particulièrement intéressés. Cet établissement, dont les produits sont déjà très avantageusement connus, est appelé à rendre de grands services dans le pays. Des centaines d'adultes et de jeunes gens des deux sexes de la localité y trouvent de l'emploi, et les cultures du territoire, à bien des kilomètres à la ronde, sont dirigées en vue d'alimenter l'usine de légumes et de fruits. Nous avons vu entre autres des plantations d'abricotiers s'étendant à perte de vue, d'immenses champs d'asperges, de petits pois, etc. Malheureusement, l'avant-veille de notre arrivée une gelée tardive avait en partie détruit la récolte des abricots; la perte était évaluée à 40,000 fr. *Réd.*

*Du 19 juin.* — Les nouvelles ne sont pas brillantes. M. Orsat, de Saxon, écrit que le 12 mai ses hausses étaient bondées d'abeilles et que le 25 il n'y en avait plus que sur deux ou trois rayons du centre. M. Tschop, de Sierre, dit qu'il n'a jamais vu pareille pénurie. Ici, à Belmont, les abeilles ne font presque rien non plus et nous voilà à peu près à la fin des fenaisons.

Plusieurs stations n'ont pas encore envoyé leurs bulletins.

Belmont (Neuchâtel).

U. GUBLER.

---

## NOUVELLES DES RUCHERS ET OBSERVATIONS DIVERSES

*Ed. Combe*, Chigny (Vaud), 4<sup>er</sup> mai. — La reine née en septembre, que je vous avais signalée comme n'ayant pas pondu en automne, a commencé une ponte régulière en février, mais maintenant, près de la moitié de son couvain se compose de mâles en petites cellules. Son accouplement a eu lieu puisqu'elle pond des ouvrières, mais une circonstance que je ne peux expliquer fait qu'elle ne féconde plus tous ses œufs.

J'ai lu quelque part dans la *Revue* que la naphthaline est un bon apifuge. J'en ai fait dissoudre dans de la benzine et je me frotte les mains avec cette solution. *Il me semble* quelle est efficace. J'attrape bien encore quelques piqûres, mais peu, et souvent des abeilles se précipitent sur mes mains de façon que je m'attends absolument à être piqué et rien n'arrive. Prière à mes collègues d'essayer.

*U. Borel, P.-P.*, président de la section de Val-de-Travers (Neuchâtel), avril. — Nos abeilles ont bien hiverné dans tout le district.

*Abbé Philippe* (Ain), 44 mai. — Les ruches vont bien. Sans les vents du nord que nous avons eus, elles auraient déjà recueilli beaucoup de miel. Nous avons remarqué ici la miellée hâtive dont parle le dernier numéro de la *Revue*.

*Aug. de Siebenthal*. Les Ursins (Vaud), 29 mai. — Jusqu'à présent nous n'avons pas de miel; les esparcettes souffrent beaucoup de la sécheresse; c'est bien regrettable, car les colonies sont généralement fortes. L'hivernage a été très bon, il n'y a pas eu de pertes de reines et les colonies, toutes hivernées sur 8 ou 9 rayons, se sont conservées en bon état.

*P.-S.* — Voici la pluie qui commence, cela me redonne un peu d'espoir.

*A. Brachet* (Marne), 8 juin. — J'ai reçu d'Italie en septembre dernier une reine qui ne cesse de pondre, mais dont les œufs n'éclosent pas.

Notre récolte de miel sera très faible dans nos environs, nos populations étaient faibles et le sainfoin a passé vite. La sécheresse nous prive de fleurs d'été et surtout de moutarde sauvage.

*V. Dussaughey* (Ain), 9 juin. — Ici la récolte, qui est déjà terminée, a duré très peu à cause de la grande sécheresse.

Je n'ai eu qu'un essaim sur 22 ruches à cadres. Comptant sur un essaimage comme celui de l'année dernière, j'avais préparé huit nouvelles ruches qui resteront sans emploi pour cette année.

*U. Borel, P. P.* Couvet (Neuchâtel), 40 juin. — Nos abeilles ont travaillé hier plus qu'elles ne l'ont fait de tout le printemps.

Vous ai-je dit que j'ai, comme essai, renforcé des ruches faibles avec des Italiennes (achetées sans les reines)? Hé bien, mes nomades s'en vont de côté et d'autre chercher domicile; j'en ai trouvé à la Roche, à plus de deux kilomètres à vol d'oiseau.

---

**UN AGRICULTEUR ET APICULTEUR** du canton de Zurich, serait disposé à prendre chez lui un garçon robuste de 15 à 16 ans, qui aurait l'occasion d'apprendre gratuitement l'allemand et l'apiculture à fond. S'adresser à M. J. **FURRER**, apiculteur, **Robenhäusen**, près Wetzikon (Zurich).